

télévision

Dans les années 50-60, l'École Normale est un lieu mythique pour l'extérieur, en particulier pour les familles. C'est la sécurité de l'emploi, c'est la gratuité des études, mais c'est de surcroît, gravée consciemment ou non dans les têtes, la reconnaissance d'une notoriété attestée, voire d'une certaine supériorité.

Le métier d'instituteur·trice jouit d'une très bonne image dans la majorité de la population. C'est le seul qui, avec les parents, intervient directement et durablement dans l'éducation. On compte donc sur lui. Et comme la plupart des enfants vivent, comme moi, avec la croyance qu'ils sont sur terre pour satisfaire le désir de leurs parents et de leur maître·sse d'école...

À partir des années 60, cette situation est bouleversée.

Pour moi, l'instrument premier de ce chambardement est la télévision, qui va s'installer et s'instiller dans tous les foyers de France et de Navarre.

Les témoins des débuts de la télé dans le salon ne me démentiront pas. Son cahier des charges, défini par le pouvoir, est clair : informer, divertir et éduquer. Et reconnaissons qu'elle fait alors convenablement le job. Les émissions, qu'elles soient d'information ou de divertissement, sont calibrées dans cet esprit. La recherche de la qualité est au rendez-vous, quel que soit le public qu'elle hypnotise. La piste aux étoiles, Cinq colonnes à la Une, La séquence du spectateur, Cinépanorama, La télévision à l'école, La vie des animaux, Le magazine des explorateurs, Lectures pour tous... sont là pour distraire et apporter la connaissance.

Dès lors, le duo éducatif « instit-parents » devient un trio : « instit-parents-télé ». D'emblée, les entreprises apprécient la puissance marchande de l'outil. Tandis qu'en complément, les politiques au pouvoir, majoritairement adeptes du capitalisme, lorgne son potentiel propagandiste.

Tout se passe en douceur, insidieusement... et avec le sourire ! Lentement mais sûrement, au cours des décennies qui suivront, l'importance relative des membres du trio dans l'éducation va se modifier. Partie de zéro, la télé prend progressivement de plus en plus d'espace, jusqu'à occuper, dans beaucoup de familles, une place prépondérante. Même absente de certains foyers, elle cible et atteint tous les enfants par le bain social, à l'école notamment. Triste paradoxe !

Il suffit d'observer l'évolution des civilisations depuis ces années 60, pour constater que l'idéologie véhiculée par la télévision, celle d'un monde marchand où les individus sont en perpétuelle concurrence, a gagné. Bof, facile, vu la force de frappe de l'engin. L'école ne joue pas dans la même cour, elle n'a pas les mêmes moyens de pression ou de séduction, ni en qualité, ni sur la durée. Et de nombreux parents, de plus en plus bousculés par une société inégalitaire et fragmentée, lâchent du lest. Malgré tout, il existe bel et bien en 2021, à côté de la « marchande propagandiste », une télé de qualité. Oui. Mais voilà, combien de gens sont maintenant disponibles pour elle ?

Et puis, « au jour d'aujourd'hui » (*aaaaarrrrgh !*), l'idéologie dominante a d'autres instruments de lobotomie à sa disposition. Internet a subi peu ou prou le même parcours, mais en vitesse supersonique. Et, comme de bien entendu, avec le même résultat. Le jour où l'internet de l'intelligence prévaudra sur celui de la médiocrité est attendu de toute urgence entre Vénus et Mars...

L'espoir de voir une société façonner un avenir meilleur repose sur l'éducation. Une Maternelle où la priorité, outre la socialisation, serait la pratique de tous les arts (*poésie, sculpture, peinture, dessin, danse, théâtre, mime, musique, chant...*) offrirait déjà une belle perspective. D'autant qu'il est tellement facile, parallèlement, de faire aimer lire avant de savoir lire à des tout petits. La lecture, mère du savoir, pourrait alors gagner le combat par l'affectif. Pour faire court, l'Élémentaire n'aurait plus qu'à embrayer. Assis sur des bases de curiosité et de créativité, écriture, calcul et lecture seraient convoités comme des bonbons. La suite n'en serait que plus simple.

Le problème, c'est que cela implique d'énormes moyens financiers. Car, pour être efficace, il faut - *pour n'évoquer que cet aspect* - un nombre d'éducateurs·trices et d'enseignant·e·s infiniment supérieur à ce qu'il est ! TU me vois venir depuis un moment, je le sens, et TU as raison. Oui, je pense que la seule solution efficiente pour relever un tel défi est politique. Ce n'est là aussi qu'une question de conviction et de détermination.

*Extrait du bouquin de Didier COUPEAU
« Je suis né à 15 ans » (réédition octobre 2021)*